



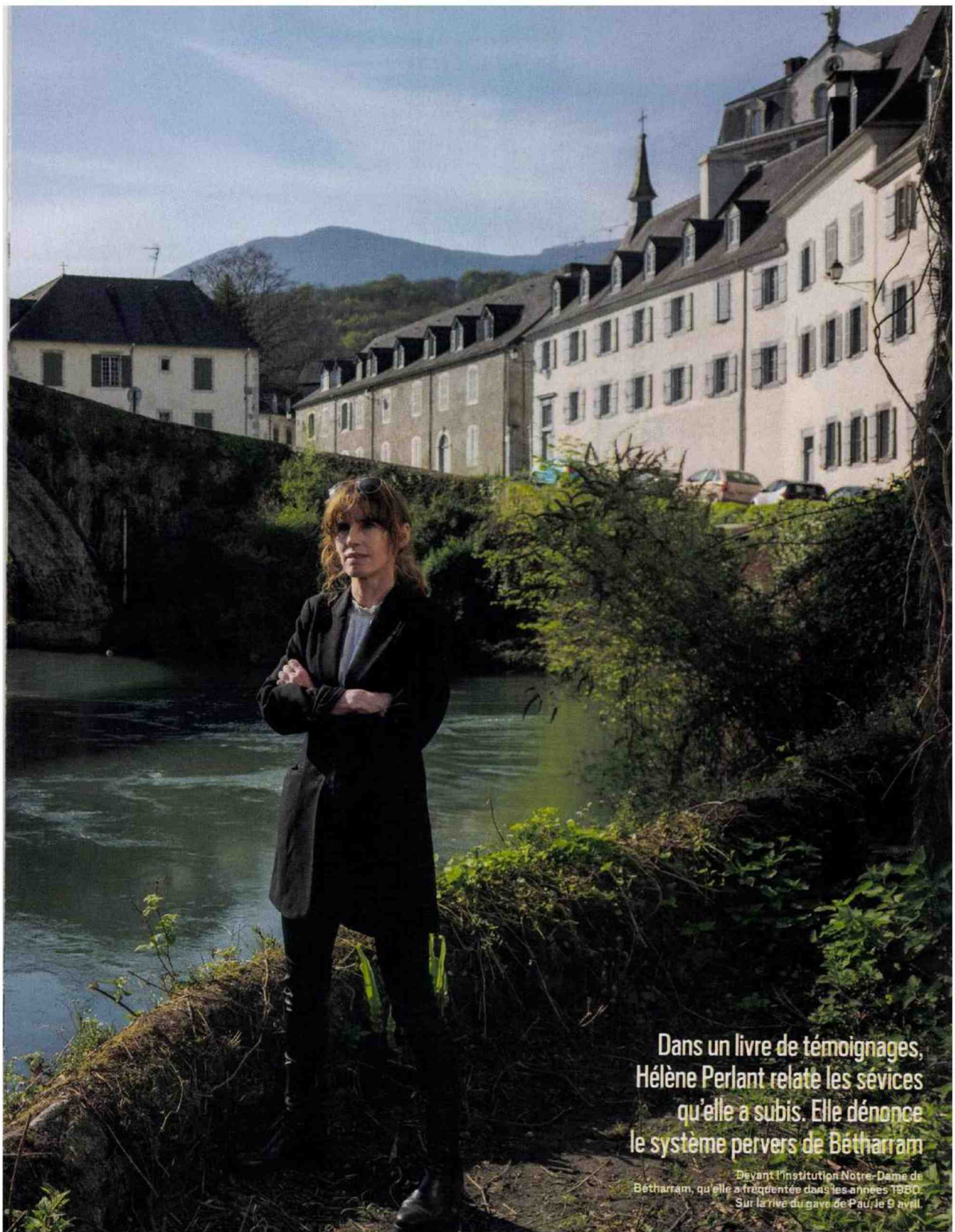
HÉLÈNE, FILLE DE FRANÇOIS BAYROU

« POURQUOI JE N'AI RIEN DIT À MON PÈRE »

Elle revient sur les lieux et les heures sombres de son enfance. Comme des centaines d'autres élèves, l'aînée du Premier ministre a été le témoin et la cible de violences. Pendant trente ans, elle n'a rien osé dire à personne. Aujourd'hui, elle joint sa parole à celles des membres du collectif de victimes fondé par Alain Esquerre, un ancien pensionnaire. Honte, culpabilité, déni : dans « Le silence de Bétharram », ils mettent en lumière les ressorts qui ont contribué à protéger l'établissement catholique qu'Hélène Perlant compare à « une secte » et à « un régime totalitaire ». À Paris Match, elle se confie sur son père, l'ancien ministre de l'Éducation et maire de Pau, qui fait l'objet d'une plainte pour non-dénonciation de crime et délit.

PHOTO BENJAMIN GIRETTE / REPORTAGE ARNAUD BIZOT

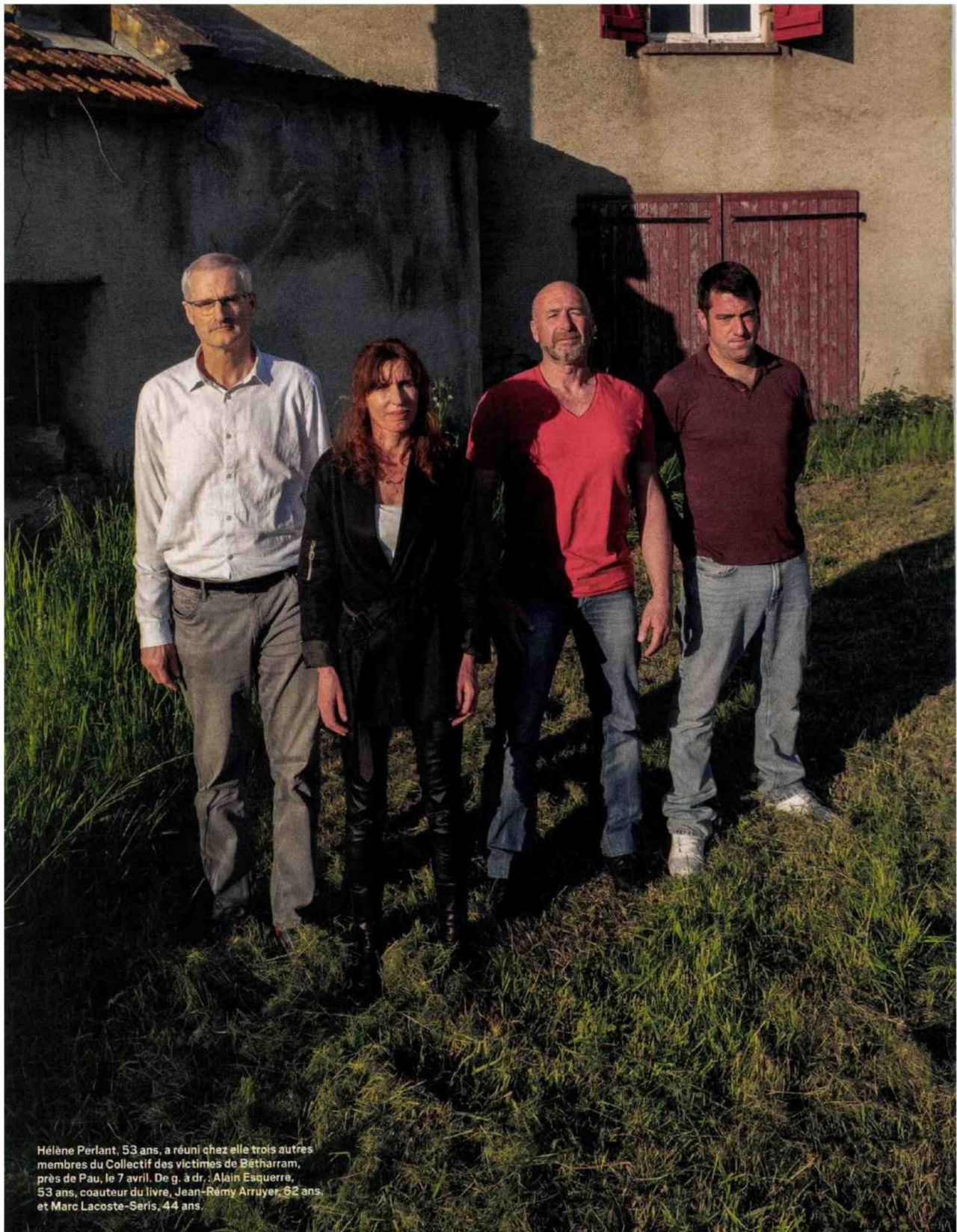




Dans un livre de témoignages,
Hélène Perlant relate les sévices
qu'elle a subis. Elle dénonce
le système pervers de Betharram

Devant l'Institution Notre-Dame de
Betharram, qu'elle a fréquentée dans les années 1980.
Sur la rive du gave de Pau, le 9 avril.





Hélène Perlant, 53 ans, a réuni chez elle trois autres membres du Collectif des victimes de Batharram, près de Pau, le 7 avril. De g. à dr. : Alain Esquerra, 53 ans, coauteur du livre, Jean-Rémy Arruyer, 62 ans, et Marc Lacoste-Seris, 44 ans.





« L'abbé Lartiguet m'avait à l'œil : "Toi, la fille Bayrou, insolente comme ton père !" Et un jour, il m'a saisie par les cheveux, traînée au sol et rouée de coups de poing, de pied... »

Interview Arnaud Bizot

Paris Match. En février dernier, le journal "Sud Ouest" rapportait qu'un certain R., ancien élève de Bétharram, portait plainte contre votre père, François Bayrou, pour non-dénonciation de crimes et délits. R. affirme que vous avez raconté à votre père l'agression physique, violente, en 1987, d'un élève de votre classe.

Hélène Perlant. Lors d'une étude où R. était assis à côté de moi, un gamin a été violemment frappé par un surveillant. R. a vu mon regard sidéré et il a pensé en toute bonne foi que j'allais forcément raconter la scène à mon père. Jamais ! En fait, ce moment-là m'a fait revivre avec effroi mon propre passage à tabac, quatre ans auparavant. L'agression à l'étude, la mienne et tant d'autres ont été vues par nous tous et pourtant personne n'a parlé. Ni les témoins ni les victimes. La vraie question est celle du déni individuel et collectif. Pas du mensonge. Vous imaginez : 80-100 gamins dans une salle, et aucun ne parle ? Lorsque j'ai téléphoné à Alain Esquerre, il a tout de suite compris dans quoi je m'engageais. On ne témoigne pas pour exposer nos stigmates mais pour expliquer le système Bétharram.

Lors d'un camp d'été dans les Pyrénées, organisé par la même congrégation à laquelle Bétharram appartient, le père Lartiguet, décédé en 2000, se jette sur vous. Vous avez 14 ans. Je précise le contexte : vous aviez perturbé, l'année précédente, la préparation à la communion solennelle supervisée par une bonne sœur, avec qui l'abbé s'affiche ostensiblement...

Ces deux-là m'avaient à l'œil ! Elle, une vraie méchante, qui a voulu se venger. Lui m'avait déjà lancé : "Toi, la fille Bayrou, insolente comme ton père !" Dans cette colo, on était une quarantaine, moniteurs inclus. Un soir, alors qu'on déballe nos sacs de couchage, Lartiguet me saisit tout d'un coup par les cheveux, il me traîne au sol sur plusieurs mètres et me roue de coups de poing, de coups de pied sur tout le corps, surtout dans le ventre. Il pesait environ 120 kilos. Pour parler crûment, je me suis urinée dessus et suis restée toute la nuit, comme ça, humide et prostrée dans mon duvet.

Personne n'est intervenu ?

La scène, comme tant d'autres, est conçue pour faire effraction dans le psychisme. Personne n'a la séquence entière. On ne sait pas ce qui s'est passé avant, on ne sait pas si c'est une punition. On ne sait rien. Lartiguet ne s'excuse pas, il n'est pas en colère, il n'est pas gêné, j'entends juste : "Elle s'arrêtera peut-être de sourire ?" Dans les yeux de ceux qui ont assisté à ça, il n'y a rien. Le vide. Ils sont épinglés sur place, témoins de rien. Avec le recul, j'ai pu trouver leur réaction généreuse, comme pour dire : "On n'a rien vu de ton humiliation."

Même le lendemain de votre agression, personne ne vous parle ?

Je suis pleine d'ecchymoses, j'ai des acouphènes sévères. Je vais en balade avec les autres en jurant que je ne suis pas cassée, que je ne suis pas sa victime, et je me jure que je sourirai deux fois plus. Cette scène d'agression gratuite, encore aujourd'hui, je ne la supporte pas, je l'évacue. À la limite, je me dis : "Mais pourquoi ne t'es-tu pas barrée ?" J'ai verrouillé. Refoulé. Cette violence extrême devient un non-événement. Elle empêche de faire de cette scène une réalité. Mais j'y ai laissé beaucoup. Ma structure s'est effondrée pour sortir du déni.

Vous en avez parlé à vos parents ?

Je suis restée trente ans dans le silence avant de me confier à mon premier mari. En dehors de ça, pas une allusion, à personne. Mon père, j'ai peut-être voulu le protéger, inconsciemment, je pense, des coups politiques qu'il se prenait localement. Et il en prenait ! La violence a toujours été là, même lors de ses premiers mandats.

Votre père connaît-il le contenu du livre d'Alain Esquerre et de la journaliste et productrice Clémence Badault ?

Vu la question qu'il m'a posée très récemment, non ! En fait, "Le Canard enchaîné" l'a contacté il y a un mois pour réagir, j'imagine, à la sortie du "Silence de Bétharram" dans lequel ils lui ont appris que j'intervenais. Il m'a téléphoné : "C'est vrai ?" me demandait-il. On en rigole et il reprend : "Tu dis quoi ? Tu penses quoi ? J'ai un peu la trouille ! Tu me dénonces ? - Je ne te réponds pas ! Tu verras !"

Tout ça en rigolant ?

Lui et moi, on se parle très franchement. On s'aime beaucoup. Il sait ce que je pense de lui politiquement, mais on n'en parle pas. On a un mode de communication plutôt bref. De la connivence. On n'est pas dans le récit, on a tous horreur des conseils de famille, on se fait confiance. Avant de raccrocher, il m'a dit un truc hyper sympa : "Je te fais confiance. Partout où tu iras, j'irai." (SUITE PAGE 78)

François Bayrou (3^e en partant de la g.), député des Pyrénées-Atlantiques, et Michèle Alliot-Marie, secrétaire d'État chargée de l'Enseignement, aux 150 ans de Notre-Dame de Bétharram, en 1987.



Le président du MoDem (au centre), de passage au village de Lestelle-Bétharram, le 22 mai 2011.



Héliène et Jean-Rémy près de leur ancien établissement, le 9 avril. Au cimetière du village, Jean-Rémy est sidéré de voir autant d'hommages sur la tombe du père Carricart, son agresseur.

PARIS
MATCH ACTUALITÉ

on est intriqué, moins on voit, moins on comprend. Et plus il y a de témoins, moins ça parle.

Que voulez-vous dire ?

Les victimes de coups et d'agressions sexuelles n'ont pas parlé. Chacun a vécu son drame comme s'il était le seul à le subir. Moi-même, j'ai été dans le système et je n'ai pas vu. Je ressentais confusément cette perversité qui suintait des murs, des choses pas claires. Entre nous, pour résister à la férocité ambiante, on plaisantait, on chuchotait "pédophile" à l'adresse d'untel, sans comprendre vraiment le mot. Jamais on n'imaginait qu'ils passaient à l'acte. Bétharram était organisé comme une secte ou un régime totalitaire exerçant une pression psychologique sur les élèves et les enseignants, pour qu'ils se taisent. La culpabilité, ensuite, est essentielle dans le dispositif. On était maintenus dans la honte. Des élèves se

persuadaient que chez eux on les accuserait de mentir, ou que leurs parents allaient se faire du souci. C'était un régime de terreur, Sade dans la réalité. "Les 120 journées de Sodome", où, dans un château, quatre aristocrates, ponts-levis fermés, abusent de 42 victimes. Bétharram, c'est hermétiquement clos et très hiérarchisé. Moi, côté cour, on me tabasse. Côté jardin, on dit : "Nous avons la fille Bayrou chez nous !" Ça rassure, ça valide le système.

Il n'y a jamais eu aucun signal d'alerte ?

Non. Il y a les élèves qui rentrent chez eux en disant : "Bétharram, c'est super !" Tel surveillant est le maire d'un village, un gars vachement sympa qui organise des animations, va aux cocktails de mon père

- "Salut, comment tu vas ?" On se congratule autour d'un verre, on parle de comment arranger cette petite route, etc. Tout le reste de la semaine, le même gars cogne sur des enfants. Le père Carricart, exfiltré à Rome après quatorze plaintes pour viols avérés, tripotait aussi à tout va dans les dortoirs : à l'époque, tous les journaux en parlent. Il se suicide et, à son enterrement, à Bétharram, il y a la terre entière ! Ma mère y va. Ce n'est pas qu'ils cautionnent ! Les adultes ont été - et certains le restent - dans le déni. Sinon, ça voudrait dire qu'ils admettent avoir confié leurs enfants à des éducateurs violents et à des violeurs. Et puis, il y a aussi le poids de la religion, ici, on est à côté de Lourdes ! Ils ont invité des curés pour un thé, un repas, des vacances... Reconnaître que ce sont des prédateurs qui cognent et qui violent ? Leur monde s'effondrerait. Plutôt mourir.

Votre père était ministre lors de la visite d'un inspecteur d'académie en 1996 à Bétharram, après que le père de Marc Lacoste-Séris a porté plainte, son fils ayant perdu un quart d'audition de son oreille interne à la suite d'une "bouffe" sévère.

Le rapport a dit : "Non, il n'y a rien." L'inspecteur est resté quatre heures sur place. Il a travaillé comme pour un cas classique, alors qu'on est dans un dispositif pervers, clos, secret. Il faudrait revoir tous les outils d'enquête ! Mon père a dû se dire : "C'est une baffa qui est partie."

Que pensez-vous de sa défense à l'Assemblée nationale ?

Je le regarde presque avec une curiosité intellectuelle. On voit bien qu'il est gêné, qu'en gros il a l'air de mentir. Lui-même ne doit pas se sentir bien à l'aise. Et pourtant, je pourrais jurer qu'il n'a rien pu comprendre. Sinon, ce serait Dieu ! On ne peut pas comprendre ce système pervers, c'est quasi impossible, même pour nous, de l'intérieur. Il n'a pas couvert, il est juste paumé

Comment réagira-t-il en lisant le livre ?

Il me fera peut-être une blague, ou il me lira un vers de poésie.

Et dire : "Pardon, on n'a rien vu" ?

Non ! "Pardon", ce mot est débile ! Je ne veux surtout pas, je trouverais ça lourdingue ! On est plus joueurs que ça, plus allégés ! J'aurais horreur qu'on me parle de cette scène ou qu'on me demande d'en parler. Mes parents et mes proches le savent très bien.

À votre avis, votre père savait-il ce qui se passait à Bétharram ?

Évidemment, on peut penser qu'il a eu toutes les infos. Mais lui, comme les autres parents, était très, très intriqué politiquement, localement. Lui davantage. Mais je le mets au même niveau que tous les parents. Plus

« Mon père m'a téléphoné et demandé : "J'ai un peu la trouille ! Tu me dénonces ?" Mais avant de raccrocher, il m'a dit : "Je te fais confiance. Partout où tu iras, j'irai" »



François Bayrou avec ses deux filles aînées : Héliène (à dr.), née en 1972, et Marie, née un an plus tard.



François Bayrou à Lestelle-Bétharram, en 2011. Il sera entendu le 14 mai prochain par une commission d'enquête parlementaire lancée à la suite de l'affaire Bétharram.

au milieu de ce dispositif pervers parce qu'il est intriqué plus que les autres, en tant que, à l'époque, conseiller général puis ministre. Ségolène Royal dit : "François Bayrou ne pouvait pas ne pas savoir." Mais plus il y a de strates, moins on peut comprendre! Ségolène Royal, "Mediapart", mon père... Pardon, mais tous regardent ça avec un logiciel périmé, qui ne permet pas de comprendre ce qui s'est passé. Chercher l'explication psychologique dans ce mécanisme, c'est inefficace. Depuis le début de l'affaire, je me dis : "Sans comprendre cette perversité, mon père ni personne ne peut s'en tirer!" On fantasme le surhomme, le ministre? On veut le mouiller? C'est juste un quidam quelconque comme je suis une victime quelconque. On s'est fait avoir par ce dispositif. Il est temps d'expliquer le système installé à Bétharram pour que ceux qui n'ont rien vu cessent de se sentir coupables.

Un juge affirme avoir tenu votre père au courant, un gendarme, qu'il est intervenu dans la procédure.

Laissons-le se défendre. On vise mon père et, en attendant, qui s'en tire? L'Église! Scandale après scandale, elle devrait reconnaître que ce n'est pas un accident. Elle dit : "On va faire en sorte que ça ne se reproduise

plus." Elle devrait dire : "Et si c'était notre ADN qu'il fallait réviser?" C'est de la paresse intellectuelle. Elle doit s'interroger. Et pas simplement sur la sexualité des prêtres. Elle forme des séminaristes avec saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, sans les sciences humaines, l'anthropologie, l'archaïque, le sexuel. Est-ce qu'elle ne confond pas la sexualité avec le paluchage sous les draps?

« On vise mon père, mais qui s'en tire ? L'Église ! Scandale après scandale, elle devrait reconnaître que ce n'est pas un accident »

Deux de vos frères et sœurs intègrent Bétharram après vous. Vous ne vous dites pas : "Il faut éviter qu'ils y aillent?"

Non, parce que je pense alors que mon insolence est l'unique motif de mon tabassage. Eux ont une personnalité très différente.

Vous avez changé de nom de famille. Est-ce en rapport avec Bétharram ?

Pas du tout ! Ni à cause d'une dispute quelconque. Ça a été ma liberté, pour ne plus être confondue avec mon père. "Ah ! elle, c'est la petite Bayrou !" J'ai été exposée longtemps, parfois même aux insultes lorsqu'il s'agissait d'adversaires politiques, persuadés que la petite fille aussi était solide. Les gens pensent savoir qui vous êtes sans que vous ayez prononcé un mot. Je ne voulais plus porter ce poids. C'était comme se balader toute la journée avec mes parents à la main. Mon

père lâchait parfois de petites choses sur ses enfants dans la presse, des photos. Ça me rendait folle ! Ça devrait être interdit à toute personne publique. Interdiction de parler des autres ! Ça vole leur singularité. Je suis partie assez tôt de chez moi. Mes parents ont accepté mon indépendance, ça pouvait même les faire marrer, et ils me voient maintenant heureuse. Ce sont les autres qui m'ont enfermée, pas eux. Avec mes parents, mes frères et sœurs, le lien est fort. J'ai avec chacun d'eux plein de conversations, mais la notion de famille, le poulet du dimanche, la pelouse bien tondue, je jette ça aux orties!

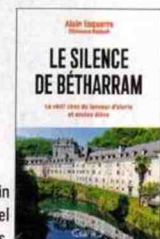
Vous portez le nom de votre mère, c'est encore la famille !

Je n'ai pas eu d'autres options, c'est la loi ! **Qu'est-ce qui vous a aidé à surmonter ces années traumatisantes ?**

La littérature, la peinture, les sciences humaines, de belles rencontres, comme maintenant, avec Alain, Jean-Rémy et Marc. On est le fruit de ce qu'on a traversé et de ce qu'on a découvert, non ?

== Interview Arnaud Bizot

« Le silence de Bétharram », d'Alain Esquerre et Clémence Badault, éd. Michel Lafon, 256 pages, 18,95 euros.





AUTOUR D'HÉLÈNE (DE G. À DR.), ILS RACONTENT

MARC : en 1995, envoyé sur le balcon par -2°C en punition, il atterrit en hypothermie aux urgences. Un an après, il reçoit une baffe qui lui fait perdre 40 % d'audition. Aujourd'hui, il veut « faire péter » la prescription et a redéposé plainte pour « acte de barbarie ».

JEAN-RÉMY : il mettait un gant de toilette dans son slip pour se protéger des attouchements du père Carricart. En 1980, nommé surveillant au pensionnat, lors de sa dernière année, il use de mille stratagèmes pour surveiller les « visites de nuit ». Il ne dort plus, ses notes s'effondrent.

ALAIN : il se rappelle les coups qu'il a pris pendant six ans, mais ce qui l'a le plus marqué, ce sont les supplices endurés par ses camarades. En 2023, il croise par hasard un pion de son époque, connu pour ses sévices et toujours en activité (Patrick Martin est finalement incarcéré pour viol en 2025). Alain a alors l'idée du collectif puis du livre.



Ci-dessus, Jean-Rémy (à g.), en 1974. À dr., Alain. Tous deux ont fait leur communion solennelle à Bétharram.

